

LES FILS DU TYRANNOSAURE

PROLOGUE

La lune glissa son œil froid et méprisant entre les deux éperons rocheux enfoncés comme deux doigts dans la montagne. Au pied de ces pics se trouvait un amphithéâtre naturel dans lequel une petite foule était assemblée. Silencieuse, les yeux levés, elle attendait le miracle.

La lune se déplaça lentement, faisant glisser les ombres sur les rochers jusqu'à ce qu'elles accrochent un relief naturel qu'elles transformèrent en une sculpture monstrueuse. Aux yeux de la foule massée au pied de la paroi à pic, un faciès de pierre venait d'apparaître, évoquant le plus terrible prédateur que la terre eût jamais abrité : le Tyrannosaurus Rex.

Comme s'il n'avait attendu que ce signal, un petit groupe apparut au fond de l'amphithéâtre et un frémissement d'excitation parcourut la foule.

Marchant d'un pas rapide, les quatre nouveaux venus remontèrent vers le centre de l'arène où était dressé un autel de pierre. Les longues toges pourpres qui les vêtaient flottaient derrière eux tandis qu'ils approchaient.

Sur l'autel, une jeune femme à la blondeur de rêve était liée en croix, écartelée sur la pierre glacée. Elle les regardait venir sans mot dire, les fixant avec incrédulité. Elle voulait croire à une méprise, à une plaisanterie de mauvais goût... Déjà, quand elle avait vu la foule s'assembler peu à peu, elle avait pensé qu'il s'agissait d'une mascarade. Elle avait refusé de comprendre. Ces gens qui se groupaient ne pouvaient être sérieux ! Pas avec ces terrifiants masques de lézards qui dissimulaient leurs traits et ces amples tuniques qui recouvraient leurs corps. Elle avait voulu croire à quelque émission de télévision, à la présence de caméras cachées qu'on lui dévoilerait bientôt en riant de sa peur... Elle n'aurait pas trouvé ça drôle, mais elle était prête à en rire si on voulait bien la détacher, la laisser se rhabiller, lui dire que tout était fini, qu'il ne s'agissait que d'une mauvaise blague.

En voyant approcher les quatre personnages, elle sentit le peu d'espoir qui l'habitait encore fondre comme neige au soleil. Trois des nouveaux venus se placèrent derrière l'autel et elle les suivit des yeux avec appréhension, se demandant s'ils représentaient la menace la plus importante. Mais ils se contentèrent de lever les mains au ciel en un geste d'adoration vers la lune ou peut-être en direction de la sculpture monstrueuse dans le roc.

Le quatrième leva lui aussi les mains au-dessus de sa tête et elle reporta son attention sur lui. Elle aurait voulu hurler, mais un bâillon l'en empêchait. Elle aurait voulu se débattre, mais les cordes qui la maintenaient étaient si serrées qu'elle ne pouvait même pas décoller ses épaules de la pierre. Elle aurait voulu se réveiller, mais tout cela était bien réel. Ce n'était pas un simple cauchemar.

En une fraction de seconde, elle oublia l'inconfort de sa position, l'humiliation de se trouver ainsi, nue, écartelée, devant une cinquantaine de personnes... Balayé, tout cela, balayé par une terreur irréprensible à la vue du couteau que l'inconnu tenait dressé au-dessus de sa tête. Le reflet de la lune effleura joyeusement la lame, comme se réjouissant à l'avance de ce qui allait suivre, et vint caresser ses cheveux blonds.

La jeune femme tira désespérément sur ses liens qui lui scièrent la peau. Des filets de sang coulèrent sur ses poignets et ses chevilles... sans produire plus d'effet sur ses tortionnaires. Elle roula des yeux fous, tenta de saisir le regard de l'officiant pour qu'il puisse lire sa supplication... Si seulement elle parvenait à rencontrer ses yeux, elle savait qu'elle pourrait l'apitoyer. Il fallait que leurs regards se croisent ! Elle y parvint enfin. Les grosses pupilles noires se fixèrent sur les siennes. Et elle cessa de se débattre.

Il était trop tard. Aucun dialogue n'était possible.

Immobile sur la pierre plate, elle avait toujours vaguement conscience de l'existence du poignard sacrificiel à la limite de son champ de vision, mais cela n'avait plus d'importance. La seule chose qui comptait à présent, c'était ce regard noir qui la clouait à la pierre.

La lame s'abattit. Elle savait le mouvement extrêmement rapide et pourtant, il lui sembla que le couteau mettait un temps infini à descendre vers son cœur.

Lorsque le sang jaillit, elle eut le temps de le voir fuser et de se dire que quelque chose n'allait pas. Elle mourut sans savoir ce que c'était, tandis que l'assemblée se mettait à chanter.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Le taxi s'arrêta en soulevant un nuage de poussière et Bernard Bordes poussa un soupir de lassitude devant la tristesse du décor. Il avait somnolé durant le trajet, mais sans pouvoir vraiment dormir à cause du bavardage du chauffeur.

Après plus d'une heure de route dans le désert à subir son discours, il aurait donné cher pour quitter le véhicule dont la climatisation était en panne. Il savait tout de cet homme à présent : sa vie dans une ville de l'Ouest, sa femme qui s'était enfuie avec un représentant de commerce en emportant ses économies, et son arrivée à Lastwell où il avait trouvé ce travail trois mois auparavant...

Quelques minutes plus tôt, Bernard pensait que son désir le plus cher était de quitter ce taxi. Mais en voyant ce qui l'attendait à l'extérieur, il commençait déjà à regretter le chauffeur trop bavard et son véhicule surchauffé.

Un peu comme s'il avait dû quitter un démon mineur de l'enfer – de ceux qui vous agacent en permanence – pour affronter la grande rôtissoire !

Axelle allait devoir justifier ce déplacement au bout du monde.

— Voilà, dit le conducteur en se retournant. Le Nid d'Aigle. C'est l'un des deux seuls hôtels du patelin. L'autre est plus haut dans la rue.

Bernard examina l'établissement devant lequel ils s'étaient arrêtés. C'était une ancienne bâtisse du type hacienda. Une cour entourée de murs donnait sur une maison ceinturée d'une véranda ouverte. On s'attendait presque à voir Zorro enjamber le mur dans une grande envolée de cape.

— Non, dit-il, c'est bien ici.

C'était le nom qu'Axelle lui avait indiqué : le Nid d'Aigle, à Perdida.

Il paya le prix de sa course et rajouta dix dollars de pourboire que le chauffeur empocha sans commentaire. Il devait déjà penser aux kilomètres de désert qu'il allait devoir affronter pour regagner Lastwell, avec le sable et ces immenses cactus qui marquaient tout le sud de l'Arizona comme seule perspective. Bordes descendit pour récupérer ses bagages. La chaleur lui tomba dessus dès qu'il quitta le véhicule et sa chemise lui colla désagréablement au dos. Dans le taxi il s'était cru dans une étuve. Là il était carrément tombé dans le feu. Avec une grimace, il souleva ses deux sacs de voyage tandis que le chauffeur remontait dans la Ford. C'était bien une idée d'Axelle, de lui faire passer quelques jours dans un coin qui ressemblait à l'antichambre de l'enfer !

La poussière n'était pas encore retombée que le taxi filait déjà, comme s'il avait eu le diable aux trousses. Il devait avoir hâte de regagner la civilisation. Si l'on pouvait appeler civilisation cette ville en bordure du désert qui ne comptait que deux taxis, dont celui qu'il avait pris ! Le seul autre moyen de gagner Perdida était de prendre le bus, qui ne passait qu'une fois par semaine. Comme coin perdu, on pouvait difficilement faire mieux !

En jetant un coup d'œil autour de lui, Bernard s'assura que sa première impression était la bonne : ce village était au bout du monde. Une seule rue qui escaladait le flanc du boyau. On ne pouvait plus parler d'une vallée à cette altitude. Elle grimpait jusqu'à se heurter à une falaise à pic. Au-delà de cette falaise, on voyait deux éperons jumeaux dépasser au-dessus des rochers, comme les cornes d'un géant dissimulé derrière la montagne.

De chaque côté de la rue s'alignait une rangée de maisons en bois, avec çà et là de petites ruelles les séparant avant de se perdre entre les rochers. Côté pittoresque, il était servi. Même dans les westerns spaghettis on ne trouvait pas de villes aussi paumées.

Il se tourna vers l'hôtel où Axelle l'attendait, sans doute en faisant la sieste. Il imagina la grande blonde, nue sur des draps froissés dans une chambre moite où un ventilateur tournait mollement, et cette idée lui fit oublier l'inconfort du climat. Quel que fût l'endroit au monde où il se trouvait, si Axelle y était également, ça prenait des allures de paradis.

L'hôtel était une antique maison en adobe dont le style rappelait le Mexique tout proche. Au-dessus de la porte, une enseigne blanchie sous le soleil confirmait que l'endroit s'appelait le Nid d'Aigle. À supposer qu'un aigle ne fût pas mort de soif ou d'ennui dans la région !

Bernard traversa la cour et pénétra dans l'établissement.

Dès qu'il passa à l'ombre, la fraîcheur revint comme par enchantement. Il se retrouva dans un hall de dimensions modestes, coincé entre un escalier de bois et un étroit comptoir derrière lequel un employé somnolait face à un standard antédiluvien et désespérément muet.

À l'autre extrémité du hall, une large porte vitrée donnait sur la salle à manger, déserte pour le moment.

Bernard tapota du doigt sur le bois du comptoir. L'employé se réveilla en sursaut et jeta un regard inquiet sur cet inconnu à la silhouette impressionnante.

— Je m'appelle Bernard Bordes. Je voudrais savoir si vous avez une cliente du nom de Axelle de Saintange.

— Non Monsieur, nous n'avons personne de ce nom.

La réponse avait été immédiate, sans que l'employé ait eu besoin de consulter ses registres. L'hôtel ne devait pas compter beaucoup de clients en cette saison. De plus, étant donné que ce village se trouvait au fond d'un cul-de-sac, au sommet de la montagne, et que trente kilomètres de désert le séparaient de la ville, il ne devait pas souvent afficher complet !

Perdida. Rarement nom avait été mieux porté.

— Vous êtes sûr ? insista néanmoins Bernard.

Axelle lui avait donné rendez-vous dans ce village qu'elle connaissait déjà, et le nom de l'hôtel ne permettait pas la moindre erreur. Il était au bon endroit. Se pouvait-il que la jeune femme ne fût pas encore arrivée ? Au temps pour ses fantasmes érotiques : il allait se retrouver seul sur le lit moite sous le ventilateur anémique !

— Absolument, Monsieur. Nous n'avons actuellement que des habitués. Il s'agit de personnes que nous connaissons de longue date et qui, pour la plupart, sont chez nous à longueur d'année.

— Tant pis. Merci. Elle a dû être retardée. Je vais prendre une chambre et l'attendre.

Le réceptionniste remplit rapidement une fiche sous sa dictée, marquant un intérêt poli lorsque le voyageur annonça « romancier » à la rubrique « profession », mais sans insister : manifestement, le nom ne lui disait rien. Puis il lui fit signer le petit document et prit une empreinte de sa carte Visa avant de lui tendre une clef de métal qui devait avoir au moins trente ans. Les serrures magnétiques que l'on ouvre avec une carte de plastique n'étaient visiblement pas arrivées jusqu'ici.

— Chambre 23, deuxième étage, en face de l'escalier.

Bordes prit ses sacs et se dirigea vers l'escalier.

Non seulement il se trouvait au bout du monde, dans un environnement plus hostile qu'une mer lunaire, mais en plus, Axelle était en retard ! Elle devait encore être en train de courir les boutiques de Los Angeles pendant que lui allait cuire à petit feu entre ces montagnes. S'il ne mourait pas gelé pendant la nuit ! Avec sa chance, la chambre serait minuscule et déjà occupée par une famille de cafards...

Sur ce point, au moins, il se trompait : ce n'était pas une famille, mais une véritable colonie qui défila en le voyant arriver.

La chambre était petite, la salle de bain contenait à grand-peine une douche minuscule, et le tout n'était pas d'une propreté resplendissante. Néanmoins, dans l'état de fatigue où il se trouvait, elle lui parut un véritable paradis. Il se déshabilla et se glissa dans le lit où il s'endormit comme une masse, rêvant qu'Axelle était arrivée avant lui et qu'il lui faisait payer le fait de l'avoir attiré jusqu'ici.